

## Introduction

Marion TRÉVISI et Laurent VISSIÈRE

Le 20 août 1451, alors que la cité de Bayonne, anglaise depuis des siècles, s'apprêtait à ouvrir ses portes aux armées de Charles VII, une immense croix blanche apparut soudain dans le ciel. D'après le rapport qui fut aussitôt envoyé au roi, on sait

« que au commencement sur icelle croix avoit une samblance de ung crucifix couronné d'unne couronne d'azur [sur] son chef, laquelle couronne se mua en une fleur de liz, dont chascun fut moult esmerveillés, et ceulx de ladite ville estoient fort espoentéz de veoir telles merveilles, et incontinent leur ensaigne de leur croix rouge qu'ilz avoient sur leurs portes et tours osterent<sup>1</sup> ».

On songe bien sûr à la croix céleste du pont Milvius, qui annonça la victoire de Constantin, mais le phénomène que les deux camps ont réellement contemplé dans le ciel de Bayonne se montrait encore plus explicite. La croix blanche et la fleur de lys étant des emblèmes connus de la monarchie française, il était patent que Dieu soutenait à nouveau les Français. De la part de leurs ennemis, il aurait été tout à fait vain, voire sacrilège, de fermer les yeux, et c'est pour cette raison qu'ils abandonnèrent aussitôt la croix rouge des Anglais et toute velléité de résistance.

Depuis la nuit des temps, miracles, signes et prodiges témoignent des bouleversements vécus par les sociétés humaines : ils les annoncent autant qu'ils les accompagnent et les commémorent. Et comme la guerre constitue l'une des principales causes de ces bouleversements, les manifestations que nous appelons aujourd'hui *irrationnelles* irriguent les annales et les chroniques anciennes. Mais les historiens de la guerre s'intéressent-ils sérieusement à ce qui pourrait passer *in fine* pour des épiphénomènes délirants, parfois amusants, toujours anecdotiques ? Dans notre actuelle culture de la guerre, l'analyse de l'irrationnel n'occupe pas une place importante, et ce, pour deux raisons parfaitement contradictoires. D'un point de vue politique et

1. BnF, Ms. Français 5028, fol. 183 v°. Sur cet épisode, CONTAMINE P., « Prodiges et propagande. Vendredi 20 août 1451, de 7 H à 8 H du matin : le ciel de Bayonne », in *ID.*, *Pages d'histoire militaire médiévale (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Paris, De Boccard, 2005, p. 213-232, en part, p. 215-216.

militaire, la guerre est devenue au fond une chose bien trop sérieuse pour en considérer les aspects aberrants, non scientifiques et non mesurables. Mais d'un point de vue humain, les hécatombes et les souffrances inouïes générées par deux guerres mondiales ont forgé l'idée que la guerre est, en soi, une folie monstrueuse, qu'elle est donc purement irrationnelle. Un tel postulat ne nécessite pas de réflexion particulière.

Le sujet ne va pas de soi, cependant, ne serait-ce que parce que cette notion d'irrationnel s'avère floue et polysémique. On peut l'associer à l'intervention de causes qui transcendent l'homme – une logique surnaturelle –, ainsi qu'à des phénomènes absurdes, incompréhensibles, illogiques, qui relèvent plutôt de la folie. Mais les actes aujourd'hui qualifiés d'irrationnels n'ont pas forcément été perçus comme tels par ceux qui les ont vécus ou subis. Consulter oracles et astrologues avant la bataille, chercher à se concilier les puissances d'En-Haut et tenir compte des signes qu'elles envoient aux pauvres humains sont autant d'actes usuels, que les stratèges et les combattants d'hier ne tenaient aucunement pour irrationnels ou absurdes<sup>2</sup>. La raison autant que la foi dictent en effet de se concilier les forces mystérieuses qui gouvernent nos destinées. Quant à la peur, l'ivresse meurtrière et la folie, si communes sur les champs de bataille, elles pouvaient également être perçues comme des impulsions surnaturelles. Bref, évoquer l'irrationnel – notion obscure, mal définie et inquiétante – invite à s'avancer dans l'un de ces « pays des brumes », pour reprendre une expression chère à Conan Doyle après qu'il eut sombré, corps et âme, dans le spiritisme<sup>3</sup>.

## Le jeu d'échecs, symbole d'une guerre rationnelle

Pour mieux comprendre l'irrationalité en période de guerre, il faut paradoxalement aborder la question sous l'angle de la rationalité. Celle-ci demeure, en effet, l'un des maîtres-mots de la stratégie, comme le prouve cette comparaison, si usuelle qu'elle relève du lieu commun, entre la guerre et le jeu d'échecs. Deux armées s'affrontent en champ clos jusqu'à ce qu'un des *shahs* soit *mat*, qu'un des rois soit mort ou vaincu. On transpose sur le plan ludique et symbolique un conflit direct entre deux adversaires. À l'origine, les règles n'étaient pas totalement fixées, et il pouvait y entrer une part de hasard (on pouvait jouer certaines pièces aux dés) ; mais les règles, rapidement codifiées à l'extrême, ont supprimé le facteur aléatoire, et pour gagner, il suffit de maîtriser les principes logiques et mathématiques qui sous-tendent le jeu. Celui-ci permet de mesurer des personnalités ou des intelligences très différentes : dans une miniature célèbre du *Livre des*

2. Les manifestations de nature religieuse n'ont, bien sûr, pas disparu des conflits actuels, mais elles ne sont plus exhibées de manière aussi naturelle qu'à d'autres époques – au moins dans le monde occidental.

3. DOYLE C., *The Land of Mist*, Londres, 1926 (trad. fse *Au pays des brumes*).

*jeux* d'Alphonse X, roi de Castille, on voit les chrétiens jouer aux échecs contre des Sarrasins<sup>4</sup>. D'autres miniatures médiévales montrent la partie que se livrent un homme et une femme, car il s'agit d'un jeu éminemment courtois et c'est l'un des rares plans où les deux sexes ont le droit s'affronter<sup>5</sup>. C'est aussi l'un des premiers jeux à avoir été introduits dans les cerveaux électroniques, donnant lieu à des matchs très médiatisés comme celui de Gary Kasparov contre l'ordinateur Deep Blue, en 1997.

Si jouer aux échecs revient à conduire une guerre à deux dimensions sur un plateau, la guerre réelle ressemble-t-elle pour sa part à un jeu à trois dimensions? Les grands généraux de l'Histoire ont souvent été représentés comme les joueurs froids et impénétrables d'un échiquier gigantesque. Surtout, lorsque deux stratèges se dégagent de la masse des combattants : Jules César et Vercingétorix, Napoléon et Wellington, Rommel et Montgomery... Certes, l'on sait depuis Sun Tzu que « la guerre repose sur le mensonge<sup>6</sup> » et que celui qui tend à l'emporter, c'est moins celui qui maîtrise les règles que celui qui ne les respecte pas ou les change. L'idée n'en demeure pas moins qu'une guerre se gagne avant tout par l'intelligence. La raison du plus fort n'est pas forcément la meilleure, mais le meilleur reste celui qui utilise le mieux sa raison.

En Occident, la guerre rationnelle est aussi une compétition technologique. Depuis la fin du Moyen Âge, les ingénieurs militaires n'ont jamais cessé de développer des armes nouvelles, toujours plus puissantes, plus terrifiantes – de la bombe au missile balistique. Ce qui conduit à introduire des pièces nouvelles sur l'échiquier. La supériorité technique devient en elle-même une justification de la guerre. C'est son génie technologique qui, chez Jules Verne, convainc Robur le Conquérant, devenu fou, de se proclamer *Maître du monde*<sup>7</sup>. C'est au nom de leur supériorité matérielle que les Européens partent à la conquête de la planète au xvi<sup>e</sup> siècle; et la même idée pousse les Martiens, dans *La Guerre des Mondes* de Wells (1898), à envahir la Terre<sup>8</sup>. On entre ainsi dans la thématique de « l'arme absolue », qui a hanté l'imaginaire romanesque jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle, mais qui est maintenant relayée par d'autres formes de « guerre intelligente », où l'on

4. Rédigé dans la seconde moitié du xiii<sup>e</sup> siècle, à la demande d'Alphonse de Castille, le *Libro de los juegos* comprend de nombreuses miniatures présentant des parties d'échecs (Madrid, Bibl. de l'Escorial, Ms. T. I. 6).

5. Il existe ainsi un roman en vers des *Échecs amoureux*, composé à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. Voir sur cette pratique courtoise des échecs STANESCO M., *Jeux d'errance du chevalier médiéval*, Leyden, Brill, 1988, chap. VII, *Jeux d'amour, jeux d'échecs*, p. 103-111.

6. SUN TZU, *L'art de la guerre*, trad. fse LÉVI J., dans *Les sept traités de la guerre*, Paris, Hachette, 2008, chap. 1, p. 93.

7. VERNE J., *Robur le Conquérant*, Paris, Hetzel, 1886; *Maître du monde*, Paris, Hetzel, 1904.

8. WELLS H. G., *The War of the Worlds*, Londres, 1898. Le roman illustre en fait le « darwinisme social », qui transpose la théorie de la sélection naturelle au monde des hommes : un groupe ethnique peut l'emporter sur d'autres grâce à quelque supériorité, notamment dans le domaine technologique. C'est d'ailleurs l'une des justifications du colonialisme triomphant. Il serait donc naturel et rationnel de faire la guerre aux « inférieurs ».

« soumettr[ait] l'ennemi sans ensanglanter la lame » – la formule est encore de Sun Tzu<sup>9</sup>. Cela peut être une guerre psychologique, informatique, voire climatique, ou encore la déstabilisation de l'économie adverse, qu'on inonde par exemple de faux billets (les Allemands en eurent l'idée dès 1942, avec l'opération Bernard). Contrairement aux idées reçues, il s'avère donc que les échecs ne donnent qu'une image très faussée de la guerre « rationnelle ». La guerre intelligente autorise et encourage tous les coups, sans tenir compte d'aucune règle.

## L'historien et la conceptualisation de la guerre

Cela dit, si les opérations militaires sont vraiment dictées par une raison qui, à défaut d'être pure, serait au moins pratique, on peut essayer de les comprendre, de les analyser et de les raconter. La guerre a longtemps été la matière même de l'Histoire, comme le montrent les œuvres fondatrices de Thucydide et de Guicciardini<sup>10</sup>. La guerre du Péloponnèse ou les guerres d'Italie sont présentées de manière très raisonnée : on détaille les causalités politiques et économiques, les forces en présence, les personnages saillants... Le résultat des affrontements n'apparaît plus comme le fruit d'une obscure fatalité, mais comme celui d'une succession de causes à effets. Démarche louable, mais non sans danger. Et les historiens ont longtemps observé les guerres par les yeux des généraux, jouant volontiers aux stratèges en chambre – on l'a d'ailleurs beaucoup reproché à Machiavel, auteur d'un bien peu convaincant *Art de la guerre*<sup>11</sup>. Cette tendance historio-graphique est devenue particulièrement lourde au XIX<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. D'où, autrefois, le rejet par l'école des Annales de l'histoire militaire en général et de « l'histoire bataille » en particulier. Récemment, on s'est mis à cultiver une vision plus émotive des conflits. La guerre des tranchées offrait de fait un magnifique terreau, avec ses journaux et ses lettres de poilus, ou encore ses récits écrits à chaud comme *Le Feu* d'Henri Barbusse (1916) et *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès (1919). Du point de vue de l'irrationnel, cette « émotionnalité », très présente dans les médias, s'avère un phénomène intéressant, mais limité dans son objet. En outre, l'émotion n'est jamais pure : elle conduit à des platitudes et, pire, à une histoire moralisatrice – la guerre, c'est le mal, et ceux qui la font, des fous ou des assassins. S'il faut se méfier de cette tentation « émotionnaliste », qui finit par tout ramener à la folie, l'anthropologie de la guerre en vogue depuis une trentaine d'années offre de fascinantes problématiques qui remettent

9. SUN TZU, *L'art de la guerre*, op. cit., chap. 3, p. 97.

10. THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, trad. fse ROMILLY J. de, Paris, Laffont, 1990. GUICCIARDINI F., *Histoire d'Italie*, trad. fse FOURNEL J.-L. et ZANCARINI J.-C., Paris, Laffont, 1996, 2 vol.

11. MACHIAVEL, *L'Art de la guerre*, trad. fse BEC C. et VERRIER F., dans MACHIAVEL, *Œuvres*, Paris, Laffont, 1996, p. 465-620.

l'humain au cœur des événements. Dans la lignée des travaux pionniers de John Keegan et d'Hervé Drévilion, de nouvelles questions sont apparues au sein de l'histoire militaire : quelle est la place de l'individu dans la bataille, *dans le feu de l'action*? Comment le soldat réagit-il à la violence du combat<sup>12</sup>? Vivre la bataille à hauteur d'homme, saisir chez l'individu, ses sentiments, sa peur, sa rage de tuer, tenter de comprendre ce que peut être le chaos émotionnel d'une bataille, autant de nouveaux défis posés aux historiens dans leur approche scientifique de la guerre. C'est dans cette optique résolument anthropologique que l'irrationnel devient un vrai sujet d'histoire militaire.

## Définir l'irrationnel

Il convient donc de s'accorder, en tant qu'historiens, sur ce que l'on entend par cette question de « l'irrationnel dans la guerre ». Notre objet d'étude n'est pas la guerre proprement dite, la manière de la faire, de la raconter, de la justifier ou de la condamner. Peu importent donc les considérations morales, matérielles et tactiques. Notre objet est plus complexe puisqu'il concerne en réalité tout ce qu'on ne peut visualiser ou symboliser sur un échiquier, tout ce que les traités militaires ont bien du mal à conceptualiser, tout ce qui échappe à la raison et relève du sentiment et de l'émotion. C'est la première acception du terme irrationnel que l'on retiendra ici.

La guerre fait en effet appel aux passions primaires qui agitent l'humanité : le sentiment de puissance et la peur de la mort. Vivre en guerre, c'est vivre dans l'angoisse constante de mourir, de souffrir dans sa chair, dans sa famille, de tout perdre – ses biens matériels, comme sa raison. La guerre casse les repères de vie, les *habitus* et enfante un climat dominé par la peur sous ses formes les plus variées. Tous les stratèges savent que pour affaiblir l'ennemi, militaire ou civil, il faut l'impressionner et le terroriser. D'où l'importance des cris et des clameurs de guerre, et même de l'artillerie<sup>13</sup>. Inventeurs de la poudre noire, les Chinois se sont en réalité beaucoup moins intéressés à ses potentialités balistiques qu'au bruit et à la fumée, susceptibles de faire peur aussi bien aux hommes qu'aux démons<sup>14</sup>... De même, les énormes bombardes de la fin du Moyen Âge servaient plus à terroriser les populations civiles qu'à faire brèche dans les remparts des villes. En ce

12. KEEGAN J., *Anatomie de la bataille*, Paris, Perrin, 2013 (traduction de *The Face of Battle. A Study of Azincourt, Waterloo and the Somme*, Londres, 1976); DRÉVILLON H., *Batailles. Scènes de guerre de la Table Ronde aux Tranchées*, Paris, Seuil, 2007; ID., *L'individu et la guerre. Du chevalier Bayard au Soldat Inconnu*, Paris, Belin, 2013.

13. VISSIÈRE L., « La Vierge et la bombarde. Réflexions sur les sièges d'artillerie d'Orléans (1428) à Dijon (1513) », in BOLTANSKI A., LAGADEC Y., MERCIER F. (dir.), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique, X<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Rennes, PUR, 2015, p. 51-64.

14. Mise au point sur les débuts de l'artillerie à poudre dans CROUY-CHANEL E. de, *Canons médiévaux, puissance du feu*, Paris, Rempart, 2010.

sens, il n'y a guère eu de progrès jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, puisque, durant la Première Guerre mondiale, les Allemands bombardèrent Paris avec la fameuse Grosse Bertha et avec les zeppelins – comme l'évoque Proust dans *Le Temps retrouvé* –, pour briser le moral des populations civiles. Une sorte de prélude à la technique du tapis de bombes, largement employée lors de la Seconde Guerre mondiale.

Au moment de jouer leur vie, l'angoisse envahit les soldats allant parfois jusqu'à les inhiber totalement – on pense à la catatonie de certains poilus dans les tranchées au moment du coup de sifflet qui lance l'attaque. *A contrario*, ils peuvent être stimulés par cette peur au point d'atteindre la « folie furieuse », dont César parle à propos des Gaulois (« *impetus Gallicus* »), et les Italiens à propos des Français au début du xvi<sup>e</sup> siècle (« *la furia francese* »). On en trouve d'innombrables attestations au cours de l'Histoire – ainsi le *berserk* scandinave, animé par une rage démente de combattre et tuer<sup>15</sup>. Ces trances de combat sont souvent favorisées par la consommation d'alcool (depuis toujours, on distribue des rasades de vin ou d'eau-de-vie avant la bataille), voire de drogue (comme l'héroïne, généreusement offerte par l'armée américaine à ses soldats pendant la guerre du Viêt Nam). La dimension religieuse des affrontements peut entraîner aussi un déchaînement de violence sacrée<sup>16</sup>.

Ces angoisses et ces trances ne demeurent pas sans conséquence sur l'état mental des hommes. La folie les rattrape pendant les conflits (cauchemars, hallucinations et déclenchement de psychoses au front). Elle les poursuit encore ensuite, et les psychiatres du xx<sup>e</sup> siècle se sont beaucoup intéressés aux traumatismes mentaux causés par la guerre. L'extrême violence des affrontements laisse aux survivants d'innombrables séquelles physiques et psychiques : combien de vétérans continuent-ils à entendre siffler les obus au-dessus de leurs têtes ou revivent en cauchemar leurs campagnes passées ? Ces séquelles ne concernent pas seulement, loin s'en faut, les anciens combattants. Les femmes et les enfants, qui ne participent normalement pas à la guerre, en subissent souvent les effets collatéraux<sup>17</sup>. Les survivants doivent aussi affronter le réveil des morts qui viennent les hanter sous forme d'apparitions, d'esprits ou de spectres. Et ces rencontres, ils les sollicitent parfois, en faisant tourner les tables et en ayant recours à des médiums, des cartomanciennes, des escrocs de tout poil<sup>18</sup>.

15. SAMSON V., *Les Berserkir : les guerriers-fauves dans la Scandinavie ancienne, de l'âge de Vendel aux Vikings, VI-XI siècle*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011.

16. Voir sur cette question à l'époque des guerres de Religion, CROUZET D., *Les Guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion (vers 1525-vers 1610)*, Seyssel, Champ Vallon, 1990, 2 vol.

17. Voir notamment PIGNOT M., *La guerre des crayons : quand les petits Parisiens dessinaient la grande guerre*, Paris, Parigramme, 2004 ; et aussi sur le rôle des femmes, NIVET P. et TRÉVISI M. (dir.), *Les femmes et la guerre de l'Antiquité à 1918*, Paris, Economica, 2010.

18. Le phénomène a été très marquant avec la Première Guerre mondiale (LE NAOUR J.-Y., *Nostradamus s'en va-t-en guerre*, Paris, Hachette littératures, 2008).

Les lendemains de conflits voient aussi réapparaître justement des disparus, qui, parfois, ne se souviennent de rien (un thème illustré par le roman de Giraudoux, *Siegfried*<sup>19</sup> et celui de Sébastien Japrisot, *Un long dimanche de fiançailles*<sup>20</sup>), et dont, à l'occasion, personne ne veut se souvenir, comme le colonel Chabert chez Balzac<sup>21</sup>. Laissé pour mort sur le champ de bataille d'Eylau, enterré vivant dans une fosse commune, celui-ci revient à la vie sous un amas de cadavres ; il s'extrait du charnier avec le plus grand mal, creusant sa sortie grâce au bras d'un cadavre qui lui sert de levier... Sans papier, sans vêtement, méconnaissable à cause de ses blessures, il n'est reconnu de personne, lorsqu'il se présente comme le « colonel Chabert, mort à Eylau ». Balzac le décrit d'ailleurs comme une sorte de zombie effrayant, une figure « funeste » qui crée un spectacle « surnaturel » à sa première apparition. Aussi son ex-femme le rejette-t-elle, ainsi que l'armée et toute la société. Il finit d'ailleurs à Bicêtre, comme fou, après dix ans d'errance.

L'irrationnel, c'est aussi ce qui transcende la raison et relève du religieux, du magique, du surnaturel. Aux approches d'un conflit, le ciel se remplit de signes et d'apparitions, exactement comme si la guerre agissait à la manière d'un catalyseur du surnaturel. Comme si la guerre ne bouleversait pas seulement les sociétés humaines, mais les équilibres naturels et surnaturels. D'ailleurs, durant la Grande Guerre, les *Annales des sciences psychiques*, dirigées par Charles Richet, prix Nobel de médecine, rendirent compte d'apparitions d'armées fantômes conduites tantôt par Jeanne d'Arc et tantôt par saint Georges<sup>22</sup>.

En fait, les hommes de guerre depuis l'Antiquité se soumettaient à un calendrier magique, constitué de jours fastes et néfastes. Impossible de faire campagne ou de combattre lorsque les dieux en ont décidé autrement : d'où le rôle des augures consultés par César et des astrologues les plus exotiques, qui vivent à la cour et accompagnent les armées. Il s'agit à l'origine d'un calendrier païen, lié aux conjonctions astrologiques et aux signes du Zodiaque, mais ce calendrier s'est enrichi de connotations chrétiennes. On ne combattait pas à Noël ou le dimanche, sauf exception – comme le fameux

19. GIRAUDOUX J., *Siegfried et le Limousin*, Paris, Grasset, 1922.

20. JAPRISOT S., *Un long dimanche de fiançailles*, Paris, Denoël, 1991.

21. BALZAC H. de, *Le Colonel Chabert*, Paris, 1844.

22. Charles Richet fut professeur de physiologie de la Faculté de Médecine de Paris à partir de 1887. Célèbre pour sa découverte en 1902 de l'anaphylaxie – pour laquelle il obtint le prix Nobel de médecine en 1913 –, il s'intéressa aussi à la psychologie et à la métapsychie, théorisée en 1922 dans son *Traité de métapsychique*. Il a ainsi cofondé avec Paul Dariès, les *Annales des Sciences Psychiques* en 1891, revue qui étudiait la télépathie, la prémonition, la voyance et les médiums (voir le colloque du 14 novembre 2013 tenu à l'Académie nationale de médecine à Paris, *Charles Richet et son temps*, ainsi que CARROY J., « Playing with Signatures : The Young Charles Richet », in MICALE M. S. (dir.), *The Mind of Modernism. Medicine, Psychology and the Cultural Arts in Europe and America, 1880-1940*, Stanford, Stanford University Press, 2004, p. 217-249, et EDELMAN N., « Charles Richet, le Nobel qui voulait comprendre le paranormal », *La Revue du Praticien*, vol. 57, 31 mars 2007, p. 689-693).

dimanche de Bouvines<sup>23</sup>. Quand il s'en présentait, il fallait en tout cas savoir décrypter les signes du Ciel, aux uns portant la paix, aux autres le souci. Car de tels signes demeurent le plus souvent ambigus ou incertains. Que signifie par exemple la comète de Halley qui passe dans le ciel européen en cet an de grâce 1066, alors que Guillaume le Bâtard débarque en Angleterre? Elle est en tout cas suffisamment *signifiante* pour qu'elle soit représentée sur la tapisserie de Bayeux. D'autres signes s'avèrent bien plus clairs dans leur signification, comme la croix céleste au-dessus Bayonne en 1451. Les signes surnaturels varient d'ailleurs à l'infini : on prend garde au vol des corbeaux, tel celui qui précède la bataille de Crécy (1346), aux orages de fin du monde, comme ce « lundi noir » de 1360<sup>24</sup>, aux secousses sismiques, mais aussi aux chevauchées fantomatiques, à l'apparition de dragons, de démons et d'anges. Tout est signe, tout est présage. Les hommes endormis sont également visités par la voie des songes et des visions nocturnes, qui peuvent avoir ensuite une incidence concrète sur le déroulement de la guerre. Justin raconte ainsi comment, au début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le chef celto-ligure Catumandus leva le siège de Massalia après avoir été visité en rêve par l'Artémis poliade, qu'il vint ensuite honorer en personne<sup>25</sup>. Curieusement, une histoire très similaire est rapportée à l'occasion du siège de Dijon par les Suisses à l'été 1513 : un de leurs chefs aurait eu une vision de la Vierge de Bon Espoir, vénérée dans la cité, et, après avoir levé le siège, il serait venu lui faire ses dévotions<sup>26</sup>. Il est certain qu'en temps de guerre, le sommeil – et pas seulement celui de la raison – engendre des monstres et de grandes terreurs.

Ainsi, on ne saurait voir seulement dans *l'irrationnel* quelque force obscure et agissante, qui écrase les hommes et les pousse à la folie. Il s'agit plutôt d'un sentiment diffus, d'une ambiance, qui laisse la porte ouverte à bien des possibles.

Le premier champ à explorer reste, bien sûr, l'irruption de forces surnaturelles dans les récits de guerre. Un « surnaturel » qui n'était pas forcément incompréhensible pour les contemporains de ces récits et qui prend la forme d'apparitions, comme les anges de Mons en août 1914 (Guillaume Blondeau), de signes, comme ceux qui entourent la bataille d'Agnadel en 1509 (Florence Alazard), de prodiges et merveilles, fréquents au cours des guerres de Religion (David El Kenz et Laurent-Henri Vignaud). Colportés par des

23. DUBY G., *Le Dimanche de Bouvines (27 juillet 1214)*, Paris, Gallimard, 1973.

24. Le lundi 13 avril 1360, près de Chartres, l'armée d'Édouard III fut presque emportée par un orage, et le roi, qui y vit un signe céleste, préféra ensuite traiter de la paix (CONTAMINE P., « Entre Montlhéry et Gallardon. L'Orage du "lundi noir" [13 avril 1360] aux origines de la paix de Brétigny? », dans *L'homme face aux calamités naturelles dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Actes du 16<sup>e</sup> colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer [14-15 octobre 2005]*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2006. p. 249-263).

25. JUSTIN, *Abrégé des histoires philippiques de Trogue Pompée...*, éd. et trad. CHAMBRY É., Paris, Garnier, 1936, 2 vol., XLIII, 5, 4-7.

26. 1513. *L'année terrible. Le siège de Dijon*, VISSIÈRE L., MARCHANDISSE A. et DUMONT J. (dir.), Dijon, 2013, p. 110 et 210.



rumeurs, ces phénomènes surnaturels sont souvent collationnés et intégrés à des textes politiques ou historiques. Il s'agit en fait d'une réécriture des événements : *a posteriori*, les prophéties, les prodiges et les merveilles permettent aux contemporains d'expliquer les aléas des conflits, les défaites et les désastres ; ils donnent une *raison* à ce qui paraîtrait autrement insupportable ou incompréhensible.

Une autre forme d'irrationnel concerne l'esprit des combattants et des civils. C'est le sentiment de la peur, qui se décline sous toutes ses formes, de l'angoisse sourde à la psychose. Les traités militaires du Moyen Âge et de la Renaissance décrivent la peur du soldat comme une « passion » potentiellement vicieuse, qui mène les hommes à la couardise et les armées à la débâcle. Il faut donc lui trouver des remèdes efficaces (Christophe Masson ; Benjamin Deruelle). La peur est cependant une arme psychologique à double tranchant, et les chefs de guerre n'hésitent pas à utiliser la terreur pour faire rendre merci à leurs adversaires. C'est ainsi que la brutalité inouïe des armées de Louis XI a littéralement « sidéré » les populations civiles de l'époque (Lydwine Scordia). Le bombardement méthodique des villes, rendu possible par le développement de l'artillerie à la fin du Moyen Âge, relève d'une même tactique de guerre psychologique que le xx<sup>e</sup> siècle est loin d'avoir inventée (Emmanuel de Crouy-Chanel).

La frontière entre la peur et la terreur est mince, et cette dernière conduit souvent à la folie – que l'on pourrait considérer en un sens comme la forme ultime de l'irrationnel. La guerre se montre en effet propice à la perte de raison, car elle déshumanise. Elle renvoie civils et combattants à une animalité primaire. La guerre *affole* au sens premier ceux qui prennent part à l'horreur des combats, ou qui subissent les aléas d'une campagne militaire. En 1812, la retraite de Russie se fait dans des conditions tellement atroces que les hommes ont la sensation de perdre leur essence humaine (Jacques-Olivier Boudon). Cette folie comme conséquence de la guerre touche aussi bien les soldats traumatisés (séquelles physiques et psychologiques) que les civils atteints de névroses, voire de psychoses de guerre. Des pathologies que les médecins et psychiatres occidentaux se sont attelés à diagnostiquer depuis la fin du xix<sup>e</sup> siècle (Hervé Guillemain et Stéphane Tison). Si la folie peut être une conséquence néfaste des affrontements, elle apparaît aussi comme une cause et un vecteur de guerre. En effet, les chroniqueurs insistent beaucoup sur la violence irrationnelle de rois guerriers, comme Pierre I<sup>er</sup> de Castille, décrit par ses contemporains comme un « révolté de Dieu » (Laurence Moal), ou comme Louis XIV, caricaturé dans les gravures anglaises et hollandaises sous forme d'un babouin ou d'un syphilitique dément (Isaure Boitel). Il faut être fou pour faire la guerre. Cette folie peut prendre la forme d'une ivresse sanglante, telle celle qui s'empare des matelots français lors de la prise du fort de Hué, en 1883, et que Pierre Loti rapporte avec complaisance (Sylvain Venayre).

Ce thème de la folie permet d'aborder finalement la question centrale de la rationalité de tout conflit. Comment estimer qu'une guerre est plus rationnelle ou raisonnable qu'une autre ? Certains conflits sont jugés absurdes, comme les guerres civiles de la légende arthurienne décrites dans le roman de Thomas Malory au xv<sup>e</sup> siècle, et faisant écho à la guerre des Deux Roses en Angleterre (Justine Breton). Elles sont inutiles et n'apportent que le chaos. Pour mener une guerre avec efficacité, les penseurs politiques et militaires n'ont cessé de rédiger des manuels de stratégie, s'appuyant sur les mathématiques et la géométrie, sciences rassurantes pour leur rationalité (Arnaud Guinier). À force de trop vouloir rationaliser l'art de la guerre – en oubliant les réalités du terrain et la psychologie des combattants –, de tels théoriciens ont abouti à une crise de la raison militaire à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, et ils ont cru la résoudre en inventant une rationalité systémique de la chose militaire. Cette pensée en « système » de l'art de la guerre a perduré au xix<sup>e</sup> siècle, avec le calcul des moyens et des coûts d'une campagne toujours croissants vu la modernisation continue des armées (Hervé Drévilion). Toutefois, à la fin du xix<sup>e</sup> siècle, la littérature militaire est revenue au registre de l'irrationnel : elle s'est intéressée aux pulsions sacrificielles, aux affects et aux souffrances des soldats, et plus globalement à leur psychologie. Combattre, c'est mobiliser les pulsions originelles de mort, présentes en chacun, mais habituellement refoulées dans l'inconscient, comme le souligne Sigmund Freud alors qu'il tente de comprendre les racines de la violence de la Grande Guerre. La psychanalyse peut-elle être de mise à l'égard de peuples entiers pris de folie ? Tel est le défi que propose Freud face à la barbarie collective (Nicole Edelman).

Ce qu'observait Gustave Le Bon au sujet de la foule en général vaudrait tout à fait pour les armées en marche et les populations qu'elles menacent : « La foule est toujours intellectuellement inférieure à l'homme isolé », mais selon la manière dont on la suggesse, elle peut devenir criminelle ou héroïque.

« Héroïsmes évidemment un peu inconscients, poursuit l'auteur, mais c'est avec de tels héroïsmes que se fait l'histoire. S'il ne fallait mettre à l'actif des peuples que les grandes actions froidement raisonnées, les annales du monde en enregistreraient bien peu<sup>27</sup>. »

C'est à une réflexion sur toutes ces manifestations irrationnelles qui accompagnent les guerres, conduisent les individus et les peuples... et font l'histoire que convie le présent ouvrage.

27. LE BON G., *Psychologie des foules*, Paris, Alcan, 1938 (38<sup>e</sup> éd.), livre. I, chap. 1, p. 20-21.